

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Élire l'avenir

Daniel Letendre

Number 315, Spring 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84917ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Letendre, D. (2017). Review of [Élire l'avenir]. *Liberté*, (315), 49–50.

Tous droits réservés © Daniel Letendre, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Élire l'avenir

Le dernier roman de Chloé Delaume permet de relire Houellebecq.

DANIEL LETENDRE

La lecture, à sa sortie en août dernier, des *Sorcières de la République* de Chloé Delaume a tout de suite rappelé à mon esprit le *Soumission* de Houellebecq, paru, on s'en souviendra, la journée même où les bureaux de *Charlie Hebdo* furent attaqués, le 7 janvier 2015. Les deux textes évoquent un futur proche (2017 pour Delaume, 2022 pour Houellebecq) où la voie démocratique et l'appareil politique ont servi au changement radical de la société française. Alors que, de nos jours, le citoyen lambda se pose en spectateur de la mauvaise pièce que nous proposent les politiciens, Delaume et Houellebecq font du processus électoral et de la prise légitime du pouvoir le seul moyen envisagé pour transformer la société. Et c'est chose rare dans les romans d'anticipation.

Après avoir passé les vingt dernières années à s'inventer par l'écriture, Chloé Delaume délaisse ici l'autofiction tout en gardant intacte la conviction que « dire, c'est faire », que les mots ont, comme des formules magiques, le pouvoir de produire, dans le réel, des effets. Prenant pour cadre un procès intenté, en 2062, à celle nommée la Sibylle, *Les sorcières de la République* revient sur les atrocités commises après la prise de pouvoir du Parti du Cercle en 2017. Du box des accusés, la Sibylle raconte à son jury de 90 000 personnes réunies dans l'ancien Stade de France la montée au pouvoir des femmes au milieu des années 2010. Par la magie, les déesses grecques rejetées de l'Olympe (Héra, Aphrodite et leurs consœurs) ont éveillé les femmes à la violence symbolique et structurelle dont elles sont depuis toujours les victimes. Élu aux présidentielles de 2017, leur parti réécrit les lois en faveur d'une égalité réelle, mais il ne réussira pas à canaliser la hargne des femmes maintenant maîtresses de leur destin et surtout devenues conscientes de leur soumission, et de l'écrasement systémique qu'elles ont subi : « Une fois qu'elles avaient sauté hors de leurs chaînes, nombre d'entre elles s'en sont saisies pour se fabriquer des nunchakus. Elles ne voulaient pas que l'ennemi leur échappe. » La violence contenue depuis des siècles dans leur corps et leur inconscient ne demande qu'à s'échapper. La soupape lâche et la vengeance s'exprime dans toute sa beauté tragique.

CHLOÉ DELAUME
Les sorcières de la République
Seuil, 2016, 354 p.

MICHEL HOUELLEBECQ
Soumission
Flammarion, 2015, 300 p.

Toujours occupé à porter jusqu'à leur conclusion logique les tendances latentes du réel, Michel Houellebecq s'attarde, dans *Soumission*, précisément à ce qui est dénoncé par les femmes chez Delaume. Le mélange de machisme structurel et d'indifférence existentielle qui définit, selon Houellebecq, le Français typique, ouvre la voie, après des négociations avec le Parti socialiste et l'UMP, à l'élection de la Fraternité musulmane à la présidence française en 2022. Ni l'immigration ni la « dilution de l'identité française » ne sont ici mises en cause dans la portée au pouvoir d'un parti islamique (qui n'est d'ailleurs jamais présentée comme une mauvaise nouvelle); cette élection est dans l'ordre des choses, l'islam offrant, à tout le moins aux Français (notez ici le masculin), la possibilité d'être entouré de femmes à leur service, seule manière pour eux, et selon eux, de conserver une apparence d'autorité et de réussite.

Il est inhabituel que des récits d'anticipation empruntent la voie démocratique comme vecteur de changement social. Les auteurs qui se sont adonnés à ce genre romanesque (Houellebecq lui-même s'était commis dans *La possibilité d'une île*, publié en 2005) nous ont habitués à des univers dont les différences notables avec notre présent ont pour cause l'un ou l'autre de ces phénomènes : l'écoulement du temps ou la révolution. Dans certains récits, le passage du temps est à l'origine d'un changement lent dans les habitudes, mais surtout de la réalisation de certains possibles que le présent recèle, orientations fortes ou latentes à partir desquelles est élaboré le monde anticipé. Dans d'autres, une rupture est posée. On instaure de manière radicale un avant et un après, un moment charnière où tout a changé (et dans les récits d'anticipation, souvent pour le pire). Les révolutions révèlent, comme le fait le passage du temps, les tendances et soubassements du présent, mais, plutôt que d'attendre que le temps fasse son œuvre, elles provoquent leur réalisation.

Ces récits laissent donc de côté les structures traditionnelles du pouvoir, sinon pour les renverser brutalement ou à tout le moins travailler en sous-main, avec patience, pour qu'elles se délitent ou se réforment par elles-mêmes. On pourrait en conclure que les écrivains qui se livrent à

l'anticipation perçoivent le système démocratique comme un lieu de pouvoir faible, qui ne résisterait ni à une révolution, ni au temps, ni à l'intérêt grandissant d'une population pour une forme de vie nouvelle qui rendrait rapidement caduque l'idée de représentation politique. Que Delaume et Houellebecq investissent les procédures électorales d'une telle capacité est-il une profession de foi envers l'appareil étatique, l'idéologie démocratique et le pragmatisme politique ? Il ne faudrait pas être naïf. Pour l'un et l'autre, l'avenir réalisté, c'est-à-dire la prise du pouvoir par un parti musulman ou féministe, est le fruit d'une préparation plus ou moins longue faite hors des institutions démocratiques.

Mauvaise intégration des immigrants, adhésion de plus en plus forte aux discours identitaires, idée viciée de la masculinité sont des conditions qui, selon la pensée toute positiviste de Houellebecq, ne pouvaient mener qu'à cette conclusion. Car ce sont bien là les éléments qui forment la matière « romanesque » de *Soumission*. Le roman, dont la forme est plus que conventionnelle, ne refait pas l'histoire de la création de la Fraternité musulmane et de ses luttes pour le pouvoir : il se contente d'exposer le point de vue sur le présent du narrateur, professeur d'université, dont l'« intérêt pour la vie intellectuelle [a] beaucoup décliné ». Il fréquente des étudiantes qui se renouvellent chaque année, tout en rêvant d'une « femme pot-au-feu », confortable, sustentant son corps pour que son esprit puisse travailler en paix. Si l'appareil démocratique permet des changements importants dans la société française de 2022, c'est que les Français eux-mêmes (inutile de spécifier que les Françaises n'ont, ici, pas leur mot à dire !) ont accepté ces transformations qui, dans une certaine mesure, confortaient des positions et postures politiques déjà présentes dans la société et la « psyché » françaises.

La prise de pouvoir des femmes a, chez Delaume, une portée symbolique bien plus grande. Le Parti du Cercle a, bien sûr, tablé sur le mécontentement millénaire des femmes soumises au patriarcat et à une violence systémique. En ce sens, ce parti n'a pas procédé différemment des autres partis politiques : il a « envoûté », par la parole, la population pour qu'elle élise sa candidate. Toutefois, dans ce cas-ci, l'envoûtement répondait moins à un désir de contrôle des électrices et des « féminins solidaires » qu'à la nécessité de « neutraliser le sort d'invisibilité que des siècles de sorcellerie mâle avaient jeté sur les sujets dotés d'un utérus » en les poussant à passer à l'action. Cette action, c'est bien sûr le vote, mais surtout la nécessité pour ces femmes de provoquer des changements dans leur couple, leur famille, leur travail, etc. L'apocalypse est leur objectif : dévoiler la vérité, révéler la domination, « dé-cacher » les femmes.

Surtout, le pouvoir qu'il s'agit de prendre, tant chez Houellebecq, où la Fraternité musulmane s'est gardé le contrôle de l'éducation, que chez Delaume, c'est celui de la

parole. Rien de nouveau sous le soleil, me direz-vous : la politique, c'est le message. Pour les deux écrivains, c'est bien plus que ça : qui possède la parole, et la parole la plus forte et la plus diffusée, produit le monde, la réalité. La Présidence française et les lieux du système démocratique sont dès lors reconnus par les deux écrivains comme les lieux de la puissance suprême, lieux où la parole de celui ou celle qui en occupe l'espace est non seulement prise en compte, mais effective.

Dans les deux cas ici présentés, cette parole est détenue par ce que d'aucuns nommeraient des « groupes identitaires ». La critique a d'ailleurs lu *Soumission* comme une illustration des discours identitaires qui gagnent de plus en plus d'adeptes en Occident. Mettant en scène un groupe résolument féministe, le roman de Delaume pourrait être rangé dans la même catégorie. Mais je ne suis pas tout à fait d'accord.

Bien qu'on soit loin, chez Houellebecq, et selon nos critères (car toutes les mesures prises par la Fraternité musulmane le sont au nom du bien commun), d'une politique soucieuse de chacun, l'écrivain ne laisse nulle part dépasser son jupon : aucun discours n'a préséance, si ce n'est celui du narrateur qui déprime et qui trouve un réconfort spirituel et une illusion machiste de bien-être dans les politiques du parti islamique. Si *Soumission* est une mise en garde, l'objet du danger identifié n'est pas le musulman et sa religion, mais bien l'at-

moisement et la passivité des Français face à eux-mêmes.

Houellebecq est maître dans l'art du non-dit et c'est dans cet implicite qu'il faut chercher le véritable « message » de ses textes. Ici, il en appelle à une prise en main de la France par elle-même, moins pour conserver des valeurs vieille France et restaurer une « identité dénaturée » que pour qu'elle prenne soin de ses citoyens, qu'elle leur propose un projet social où chacun comptera et se sentira faire partie d'un tout plus grand que lui.

Reste la fin du roman de Chloé Delaume, ce bain de sang dans lequel tombe la France et qui paraît confirmer le vieux cliché selon lequel il ne faut pas laisser les opprimés (Noirs, femmes, pauvres, etc.) prendre le pouvoir, sinon leur vengeance aura tout loisir de s'exprimer. L'explication fournie par la narratrice est simpliste : « L'instinct de sabotage est dans votre ADN. » Soit. Est-ce donc dire que l'être humain, homme ou femme, est incapable de diriger autrement que dans la violence ? Cette hypothèse aurait l'heur de faire partir en fumée une division des sexes fondée sur les critères essentialisants du *care* (les femmes sont empathiques, douces, alors que les hommes sont froids, brutaux). Mais peut-être Delaume a-t-elle mis en scène l'échec de la révolution pour nous mettre en garde contre sa possibilité et ses causes, de manière à ce que nous nous en prémunissions ? Essayons donc, juste pour voir. **L**

Il est inhabituel que des récits d'anticipation empruntent la voie démocratique comme vecteur de changement social.